N'y a-t-il pas une certaine présomption à cogiter et à émettre des avis sur le thème : une poésie pour le vingt-et-unième siècle?

D'une part, que sera ce siècle? De l'autre, quelle serait la poésie à sa mesure? Et, à ce propos, est-il besoin de rappeler qu'il y a beaucoup de chambres dans la maison de la poésie, beaucoup de recoins aussi. Et ce fut toujours le cas, à toutes les époques. Autant de poésies que de poètes, chacun ayant non seulement sa voix propre, mais sa propre vision de la poésie.

Mais commençons d'abord par envisager le siècle entamé.

J'ose dire qu'il ne s'annonce ni culturel, ne religieux, n'en déplaise aux mânes d'André Malraux. Il sera celui du renforcement de la globalisation et de la mondialisation, non seulement économique, mais aussi politique et culturelle, sous la pression d'une grande nation aux visées impérialistes et qui, maintenant déjà, agit au mépris du droit international et des droits de l'homme.

Quant à la technologie, elle évoluera dans le sens d'un perfectionnement et d'une encore plus grande vitesse de la communication. Cependant, quels que soient ses supports – livres, ondes, sites internet ou autres – la poésie continuera à vivre, parce qu'il y aura toujours un « prince d'Aquitaine à la tour abolie » ou un « desesperado » pour cultiver l'incroyable ambition d'être un voleur de feu.

Et, à propos de voleur de feu, justement, que dit Jean-Arthur Rimbaud, dans *La lettre du voyant*? « La première étude de l'homme qui veut être poète est sa propre connaissance, entière. » Et: « Je dis qu'il faut être voyant, se faire voyant. »

Il ne s'arrête pas là. Il annonce « le temps d'un langage universel ». Et il précise : « Cette langue sera de l'âme pour l'âme... le poète définirait la quantité d'inconnu s'éveillant *en son temps* (c'est lui qui souligne) dans l'âme universelle... La poésie ne rythmera plus l'action ; *elle sera en avant*. »

« En attendant, demandons aux poètes du nouveau... les inventions d'inconnu réclament des formes nouvelles. »

Depuis, beaucoup d'eau a passé sous les ponts.

Et, il n'y a pas longtemps, Claude Frochaux nous affirmait dans *L'homme seul* que « nous sommes sortis da la nature. Et la nature, c'était Dieu. L'homme est seul, sans la nature, sans Dieu et le sacré. Le sacré, c'est ce que nous devions vaincre pour assurer le triomphe de l'humanité. Désormais, il n'y a plus rien à accomplir. Désormais, on peut continuer à jouer comme avant, composer de la musique, pétrir de l'argile, faire des tableaux, écrire des romans. On peut continuer, mais c'est inutile. »

Et, dans un article du *Passe-Murailles*, il persistait et signait : « A quoi rime tout cela ? Bien malin qui répondra. Mais les pistes sont à rechercher du côté de la parfaite inutilité dans laquelle évolue la littérature d'aujourd'hui. Plus personne n'y cherche ce qui faisait une des nourritures terrestres, morales ou spirituelles d'autrefois. »

Pauvre Rimbaud et son langage universel!

Quelles pistes suivre entre ces deux extrêmes de la vision de l'avenir?

Nous ne sommes pas les premiers à nous poser cette question. En 1674 déjà, John Dryden, dans ses *Notes et observations sur l'Impératrice du Maroc* affirmait « Un homme devrait être versé dans les diverses sciences, et posséder une tête raisonnable, philosophique et, dans une certaine mesure, mathématique pour être un poète excellent et accompli. »

Plus proche de nous, dans ses *Figures du dehors*, Kenneth White suggère « une alliance entre le sens du mystère, la grande abstraction orientale et le songe occidental de la création. Peut-être la poésie qui prend son bien entre les deux mondes, se situe-t-elle entre la mystique et la science. »

Cette piste m'ouvre des perspectives stimulantes.

Un peu mâtiné de bouddhisme, attiré par les scientifiques doublés de philosophes, je me prends à rêver d'une familiarité avec l'espace-temps qui déboucherait sur une vision du monde dans sa merveilleuse objectivité, la poésie pure en somme!

Alors, je lis et relis *Une petite histoire du temps* dans laquelle Stephen Hawking, à la recherche d'une théorie unifiée conciliant la théorie quantique et la Relativité Générale, conclut: « Même s'il n'y a qu'une théorie unifiée possible, ce ne sera qu'un ensemble de règles et d'équations. Qu'est-ce qui insuffle le feu dans ces équations et produit un univers qu'elles pourront décrire? L'attitude habituelle de la science – construire un modèle mathématique – ne peut répondre à ces questions. »

Pour sa part, White avait déjà noté que « la théorie de la relativité, ainsi que la théorie ondulatoire ont fait éclater le monde fixe, mécanique. »

« Le champ est ouvert » proclamait-il, s'interrogeant sur l'avènement d'une pensée poétique plus ouverte... une imagination d'une audace sans limite, soutenue par les connaissances de l'évolution. Toute notre poésie est d'un terre à terre si petit-bourgeois. La grande possibilité d'une humanité supérieure fait encore défaut. »

En vérité, cela ouvre des pistes. Et pas si éloignées des visions de Rimbaud. Mallarmé n'a-t-il pas rêvé, de son côté, de « donner un sens nouveau aux mots de la tribu. »? Dans un interview (COOP n°. 26 – 27.06.2001), Yves Bonnefoy précisait sa pensée au sujet du rôle de la poésie: « Une mise à découvert de l'immédiateté du monde. Il y a une immédiateté de la réalité qui est comme voilée par notre langage conceptuel. Et la poésie tend à dévoiler. »

Qu'on me pardonne de m'appuyer sur tant d'avis de poètes faisant autorité pour étayer mon propre cheminement sur cette voie étroite. J'ai la faiblesse de croire que la recherche d'une poésie visant à s'approcher de l'objectivité absolue du monde tel qu'il est dans sa réalité merveilleuse et secrète s'en trouve confortée.

Les scientifiques éclairent nos pas. Les mystiques peuvent nous conduire à l'éveil, à l'image de Saint Jean de la Croix :

« j'entrai où je ne savais et je restai ne sachant toute science dépassant

celui qui parvient là de vrai de soi-même il s'absente tout ce qu'il savait d'abord très bas lui paraît et sa science tant s'accroît qu'il demeure ne sachant toute science dépassant. »

Halte-là! me dirait l'ami Firmin, arboriculteur avisé. Tes spéculations sur une poésie pour le vingt-et-unième siècle, j'en ai rien à faire. Le pommier ne s'interroge pas sur les pommes qu'il va faire pendant ce siècle. Fais tes poèmes comme il fait ses pommes. On te dira ce qu'on en pense.

Julien DUNILAC

Cet article a paru dans la brochure du 20^{ieme} anniversaire des Rencontres poétiques internationales en Suisse romande

Julien DUNILAC: d'une fidélité évolutive

Frédéric Dubois, alias Julien Dunilac, publie à « l'âge d'Homme » une anthologie de son cinquantenaire en poésie: ces *Territoires de l'Exil*, au sein même de leurs évolutions physiques et morales, attestent une fidélité profonde du regard, un attachement essentiel à certaine modalité d'être, en soi et dans son cadre.

Certes, sous l'angle de la forme, voit-on les alexandrins néo-classiques du milieu de siècle, si chers à l'éditeur Seghers (chez qui parut une première plaquette, *La vue courte*, en 1952), le céder peu à peu aux vers libres de *Passager clandestin* (1962), jusqu'à couler en strophes de vers brefs et rapides, un peu « déhanchés » par de fréquents rejets, à partir des deux ensembles de 1985 : *La Passion selon Belle* et *Plein ciel*, avant d'instaurer, comme ici, un équilibre où l'instrument s'ajuste à l'esprit de la pièce ; mais, quelle que soit la norme choisie, jamais le poète ne néglige le rythme essentiel et l'on apprécie le sérieux de son métier.

On sait, par ailleurs, que du fait de sa carrière diplomatique et de ses voyages, le poète séjourna notamment à Paris, Berlin et en Italie; si dès 1954, faisant *La Part du Feu* dans Paris qui « s'endort... avec un bruit rouillé », il se sent « le prince médusé d'un pays limité », ce lui est raison d'intérioriser davantage la prégnance de son « pays lacustre », de cette contrée neuchâteloise où il demeure en regard du site préhistorique de La Tène:

Dans les étangs de la mémoire le temps est pris Dis-moi qu'as-tu donc fait de nos saisons d'eau douce

Sur des thèmes d'instants, de jours, de saisons (et combien préfère-t-il l'hiver!), les poèmes varient les atmosphères et leurs lieux s'accordent souvent à des lieux de vie mais, si fortes soient les évocations et les impressions de l'étranger, elles font surtout un contre-point aux images héritées de la ville natale, « bateau » perdu dans les brumes, de son lac ou de ce Jura « au silence blanc ». Lors même qu'« au carrefour des migrations humaines » il se sent « gorgé des mots des idiomes divers », Dunilac, dont le pseudonyme s'avère aussi transparent que légitime, note, en « plus brumeux des chevaliers nordiques ».

<u>Je suis né du froid sec près d'un lac malmené</u> Quand je ferme les yeux il neige sur ma ville

Il n'empêche que, selon ses propres termes, ses territoires ressortissent à un *exil* dont l'itération en poésie contemporaine ne laisse pas d'interpeller, qu'on souligne certaine déchirure de l'œil et de l'âme, comme un *écartèlement* entre des lieux qui nous affectent, que nous affectionnons, - « l'exil / à quel bout de / la migration / pour l'oiseau sans / mémoire? » -, ou qu'on y sente l'« étrangement » du créateur en ces « temps par trop contradictoires », sa non-connivence, son refus d'être complice, son *écart* moral et spirituel. Or « l'oiseau » de « mémoire » qu'est le poète éprouve tout à la fois son impossible ubiquité, dans l'espace, et son impossible unité, dans la durée; déserteur d'un ou d'autre de ses « territoires », il ne se déserte pas moins soi-même, puisque tout le temps qui vient l'exile de son propre « domaine d'été », d'une part de soi, et qu'il « n'est d'autre moyen de vivre que de mourir avec l'instant ».

On songe à l'Armand du roman *Le dos au mur*¹ qui, pour se soustraire à quoi que ce soit de l'univers social, justement pour s'écarter, simule si bien la maladie d'Alzheimer qu'il s'évanouit à lui-même et, mourant, rompt un mutisme volontaire des seuls mots:

« Trop tard ». Couperet du temps, dont on ne joue pas, qu'on ne joue pas; mais on peut faire front et, par tempérament, Dunilac cherche plutôt l'intensité de vivre, d'être ou d'avoir été « un peu de tout au monde », quitte à se demander « qui /(lui) rendra / (s) on unité » ou, nostalgique, à « relever /sur les pierres / de l'île / le sceau du temps / gravé / par l'eau ».

Du stoïcisme à la ruse, de l'humour à l'amour, du poème au roman, de l'invective à certain assentiment, du scepticisme à la paternité, les armes ne manquent pas contre l'exil du temps, si même on les sait vaincues d'avance. C'est bien le sens de cette *Précaire victoire*² où le poète évoque non pas la vie neuchâteloise – c'est le fait du romancier³ -, mais sa vie dans le cadre ou le climat de Neuchâtel: une existence finement perméable, discrète, lucide, où, distance prise, subsiste l'insolite « joie de n'être que / (s')oi-même », jusqu'aux lisières automnales⁴:

Au miroir des couleurs tombées se prend le cerisier narcisse
Il n'y a rien à dire savez-vous que vous habitez une île

Car au travers de sa cité lacustre se profile une autre île, secrète, mémoriale, fragmentaire (même aux yeux de l'insulaire), l'îlot intime où le poète tâche à « (s)e rassembler, (s)e ressembler »⁵, on dirait une retraite ouverte et non la clôture suicidaire d'Armand, quelque point stable comme un phare dans « l'océan de nuit », avec cette « note haute de la solitude » qui, loin de limiter le questionnement, l'amplifie, le simplifie, fût-ce au prix de ne se sentir plus « que feuille rescapée / suspendue sur / sa chute proche »; assentiment parfois amer, non pas à l'ordre social mais à l'entraînement fatal vers des « hivers à / couteaux tirés », dont néanmoins il atténue la violence des assauts; et entretemps, on aime le vivant, « fondre au soleil / sucre dans l'eau / du temps / jusqu'à l'échange / entre mes particules / et l'univers ».

¹ Editions Slatkine, Genève, 2001.

² Editions l'âge d'Homme, Lausanne, 1991; avec dix eaux-fortes de Pietro Sarto: images d'aiguilles, d'échancrures, de dents, de turbulences qui, même coiffées de blancheurs nuageuses, restent inquiétantes, en correspondance avec le poète évoquant: «Au-delà du squelette le temps futur des sédiments graves en pointe-sèche rompu par une main à naître ».

³ Après un premier roman, *Les mauvaises têtes*, aux éditions La Baconnière à Neuchâtel, en 1958, Dunilac a entrepris, dans les années 1990, un cycle de romans courts et de nouvelles, une fresque analysant et réfléchissant plusieurs versants de la société contemporaine, spécialement à partir de son expérience de la vie neuchâteloise: outre *Le dos au mur*, citons *Garden-Party* et *La Méduse* (éditions l'âge d'Homme, 2000 et 2002).

⁴ Cf.: « C'était toujours l'automne était-ce mon parti pris ».

⁵ In *Chroniques* suivi de *Fragments d'une île*, éditions l'Arbre à paroles, Amay, 2002

Si cette osmose ponctuelle avec la nature a toutes les apparences d'une « victoire » à la Pyrrhus et qu'« un beau jour » on acquière « la certitude / de n'être rien / dans tout », l'imminence incite aussi à « brûler le temps / comme un feu de / sarments / jusqu'à l'ultime / essence », rehaussant la saveur du présent, voire à imaginer quelque transcendance, comme la « cathédrale rêvée / par l'architecte » se transpose dans un autre « espace des possibles » ou comme l'être même, par dédoublement, se projette dans un autre espace-temps « sans nom » :

Pour chaque feuille tombée dans mon jardin, une autre naît dans quel jardin dont je serais l'autre regard?

Mais le présent n'est-il pas le temps du poète, où lui incombe de « chanter dans le péril »? Car « aucune flèche ne fait mouche / sur la transparence du poème » ni sur le cœur nourri d'anciennes sagesses, qu'elles soient orientales (et « un Bouddha... nous regarde à l'intérieur ») ou bien antiques (quand on mûrit les « mots / d'Héraclite et / Virgile / compères en / durée »).

Encore faut-il faire feu de tout bois pour prendre conscience de sa propre réalité, de « sa marche / à travers champs / fourmi noire / sur le papier du monde ». Ainsi certaine bonhomie apparente ou un humour ciblé défoulent-ils l'homme et l'équilibrent. Le passager clandestin croquait déjà son « attente » avec un sourire intrigué:

Maintenant que le silence est mûri il va tomber de l'arbre de l'hiver rien ne se passe il est bien accroché il colle à nos fenêtres
- pour surveiller nos gestes - son visage patient toute respiration coupée

Sourire plus confiant devant les torsions de la parole contemporaine, obsédée de ses décalages d'avec le réel, de sa gestation ou de son impuissance face au vertige de la « page blanche »:

Ma page blanche c'est un matin de janvier dans notre haut Jura livré aux sortilèges Je saurai bien trouver pour ce silence blanc des mots longtemps portés et qui attendent comme ces pommes des greniers parfumés par l'automne et qu'on mange en janvier, octobre entre les dents

Non que Dunilac ait la naïveté de ne jauger ni interroger son instrument de parole, il reste conscient de ce que l'écriture ne recouvre qu'imparfaitement la vie vécue, et que celle-ci en recouvre une autre, indicible; de même, que se trame-t-il sous les combinaisons langagières? « Je ne pourrai capter ce qui dort sous les mots ».

Strates de la vie intérieure, interférences de nos perceptions parfois paradoxales: ne ressent-il pas « la mer bien plus / réelle que la mer » du fait qu' « à l'intérieur des terres » il se livre à l'entière « imagination de la mer » ? Ne note-t-il pas, plus largement, la « présence pressentie / en nous-même / d'un autre nous-même » ? Mais la pratique d'une écriture à l'« écoute obstinée » du « bruissement du temps » - vînt-il « de plus loin que la vie » - débouche-t-elle forcément sur l'angoisse, la crispation, la désespérance et, qui plus est, l'émiettement du chant ? On éprouve ici une impression rassérénante de fusion: « toute chose devenue / parcelle de nous-mêmes / et nous éparpillés / dans toutes choses ». Pareille écoute harmonique refait l'être au lieu de l'éclater en vain.

Au reste, cette manière d'assentiment ne s'étend pas à l'ordre, ou au désordre des contingences, des mécanismes socio-politiques, où la défiance et la dénonciation sont le plus souvent de mise. Alors surgit la voix de la dérision : « Abordons le jour / de face / ainsisoitillusion » ; ne nous payons pas de mots délibérément creux et fallacieux : « L'un / l'uni / l'unité / l'union / l'univers / l'université / l'universalité / la même racine / des chimères ».

C'est cependant dans ses <u>Chroniques</u> que s'exprime le plus nettement cette visée polémique: invectives, railleries, grincements de dents, à l'encontre du temps des hommes que les hommes n'arrivent pas à rendre humain. Trop d'abrutissement, d'égoïsme à court terme ou de lâcheté chez les petites gens bafoués, les peuples qui crèvent de faim ou d'épidémies sans un sursaut d'être; trop de sadisme spectaculaire, de cynisme chez les puissants prétextant du terrorisme de l'ultime défense pour imposer, préventivement, le leur, de pure agression; trop d'indifférence dans les têtes de clercs, trop d'informations déformantes, d'institutions muselées, de collusions d'intérêts: c'en vient au point que Dunilac se demande « à quoi vouer / (s)a plume acide »; l'amertume le dispute à l'épigramme, ou à la crainte pour une nature dégradée, une planète menacée, sans compter cette constriction du monde par la vitesse où il devient impossible de réagir, de seulement prendre ses distances, où l'imaginaire étouffe sous l'inutile, et le dialogue s'éteint dans la violence des communications matraquées.

Mais la révolte, ô vertu des signes contraires, va de pair avec l'amour, l'instinctif et superbe élan vital, l'atout majeur contre le temps et l'adversité. Son thème se poursuit aussi à travers l'œuvre puisque, présente dès le premier texte, l'Aimée avance avec le jeune poète « vers les ports fabuleux / que (leur) désir hante », on exalte sa « hanche de mer polie » et, l'union des corps acquise, « au-delà, nous ne pouvons nous perdre », assure l'amant. Ce premier lyrisme, merveilleusement ébloui dans la manière d'Eluard, se teinte de quelque préciosité, tant il semble que l'amplification amoureuse se coule naturellement dans l'hyperbole et l'imagerie pétrarquiste, parfois insolite mais qui garde ici sa séduction fraîche et inventive:

Dormant ou enchevêtrée je t'enchevêtre aux racines du monde. Le coquillage de tes oreilles bruit des sources du jour.

« Dans la permanence du cœur », l'épouse, « porteuse de l'eau / qui répond à (l)a soif » de l'amant, à la fois l'antre le plus intime et l'« intacte / énigme indéchiffrable », devient ensuite l'objet d'une litanie ininterrompue qu'un souffle magistral déroule sur une cen-

taine de pages : *La Passion selon Belle*⁶. Cantique de la Femme ouverte et ouverture au monde, assimilée à l'Eve, à l'Eau, luxurieuse et lustrale, dont la réalité intuitive concerte l'être très au-delà de la rationalité :

« Ô Belle
mes yeux ouverts
dans cette nuit
mon mal de vous
aux cent visages!
J'écris pour vous parler
de vous en moi »

Mais Belle, par-delà la Femme, est tout ensemble maîtresse et garante de la liberté de l'homme, lieu d'antithèses à l'instar de la « vie élémentaire » qui « nous relie aux / tremblantes origines ».

Sans doute après l'épreuve hospitalière que retrace Plein Ciel, elle en vient à symboliser l'humain mis face à l'essentiel : elle le ressource au sortir du « tunnel », suscite « une nouvelle naissance / premier et dernier / souffle / nouant ensemble / mort et naissance », elle réaffirme la valeur d'être, n'importe « qui suis-je de quelle importance ce souffle »; elle conjugue la mémoire où passent « les millions / d'années / de tourbes et marnes de schistes / basanés » avec ce prodigieux réveil à l'« enchantement » du jardin terrestre, parmi les « tentations de Saint Antoine ». Aspirer au « plein ciel » et « descendre en vous / ô Belle / vers les couleurs / insoutenables / vers les accords / sans mots »: vertige de l'impossible? Il se peut, mais n'est-ce pas que « mourir serait / d'une folle indécence », même et surtout vers la « terre aride du / renoncement »? La force de l'imagination aide à maintenir le « campement » fugitif de l'homme. « Comme / une vague d'Hokusai / vous allez / plus loin / que le visible », ô Belle dont « les ailes blanches / des mouettes / écrivent (l)e nom » et par qui « la mer devient / hospitalière »: il est révélateur qu'en ses Mythologiques⁸, rapportant sa villa neuchâteloise, entre coteau et lac, au site de Delphes, il semble à Dunilac que « le bateau du / paysage / a glissé dans / l'été / imperceptiblement » vers la mer « où rouillent les / bateaux de (s)es désirs ». Là comme ailleurs, certes, se révèle « la double / face des / dieux », les alternances de notre passage. Mais si le poète-argonaute ne saurait préciser quelle est « la toison d'or / à conquérir », il veut laisser l'« écume des choses » pour l'amour confiant en l'être, sachant qu'« à chaque pas / la liberté / propose des / portes », fussent-elles « aveugles ». André Doms

⁶ Editions l'Âge d'Homme, Lausanne, 1985 ; avec des pointes sèches de Ivo Soldini.

⁷ Editions du Verseau, Denges, 1985; avec des illustration de l'auteur.

⁸ Editions l'Âge d'Homme, Lausanne, 1987.